

UN ACCUEIL ALSACIEN

Il va falloir imaginer ce camion. On est au printemps de 1948. Trois ans plus tôt, l'humanité commençait à remonter de l'abîme d'ignominie où l'avait plongée l'éternelle soumission à l'autorité. Un camion à ridelles, dépourvu de bâche et qui avance précédé d'un mufler patibulaire. Qui bouge avec vacarme et tremble de partout. De son derrière s'échappent, par saccades et dictées par les soubresauts du moteur, des fumées noires qui se tordent en volutes vulgaires. Je suis sur ce camion de cauchemar, coincé entre deux meubles mouvants. Mon père occupe la cabine, à côté du chauffeur, un type à poitrail et moustache inquiétants. On m'expliquera bien plus tard qu'il est débardeur. Un métier qui consiste à charger, puis transporter des troncs d'arbres. Mon père est garde forestier. J'apprendrai que c'est une fonction vaguement policière. Je découvrirai d'ailleurs, en fouillant dans un tiroir, l'arme de service de ce fonctionnaire, mon père. Un pistolet de calibre 7,35, ou quelque chose comme ça. Vide, bien entendu. Mais les balles, je les trouverai aussi, dans un autre tiroir.

Le débardeur et le paternel sont donc dans l'habitacle, probablement tranquilles à l'idée que le môme ne bougera pas de la cavité où ils ont eu l'idée de le caler. Suis-je le seul de la fratrie à subir tel inconfort ? Les autres sont-ils avec la mère ? Dans un camion moins pénible ?

Je ne crois pas avoir eu peur durant ce long voyage. Il est vrai que les arrêts auront été nombreux et qu'à chaque fois mon père sera venu s'enquérir de ma résistance ou de mon courage. Une équipée de quelque cent vingt kilomètres, avec deux cols à monter puis descendre, une plaine interminable à traverser dans le sens de la longueur et, pour finir, un début de vallée profonde à remonter. Tout cela sur des routes rapiécées, bombées, parfois criblées de trous ou zébrées de lézardes. Les pauvres routes de 1948. Trois ans après l'armistice. Les médiocres routes qui relient le tout petit village de Saint-Stail, département des Vosges, Lorraine, au gros bourg industriel de Bitschwiller, département du Haut-Rhin, Alsace. Une journée, qu'il aura peut-être duré, ce voyage !

Mais voilà qu'on arrive, semble-t-il. Je suis affamé. Me souviens pourtant d'avoir mangé deux tartines de pâté Olida, mais était-ce midi, ou était-ce le casse-croûte de dix heures ?

Le camion s'est arrêté, à mi-parcours d'une côte que d'emblée je m'imagine dévaler sur un vélo à trois roues, comme celui qu'on m'a fait voir chez des voisins, à Saint-Stail, et qui m'a tant fasciné...

Mon père m'attrape par les aisselles et me confie aux bras musculeux du débardeur, qui rigole, ce rugueux ! Me voilà debout au beau milieu d'une petite grimpe, dans un village inconnu, séparé de mes frères et sœurs, oublié de ma mère, avec pour seule référence un père qui, je crois, m'a paru alors plus lointain que jamais. Me voilà aux prises avec un mot trop long que depuis quelques jours la famille tente de m'inculquer. Il me faudra longtemps encore avant de le prononcer à peu près bien.

Le mot *déménagement*. Je comprends confusément qu'il a un rapport avec le déplacement de ce camion, avec un réveil trop matinal, avec la nouveauté d'un paysage plus abrupt. La maison que m'indique mon père, avec un sourire d'inquiétude, a l'air plus grande que celle de Saint-Stail. Ce que j'ignore encore, c'est qu'il va falloir durant quelque temps la partager avec un facteur fraîchement retraité et qui est en conséquence tenu de libérer cet immeuble communal que la municipalité veut convertir en maison forestière. Avec ce facteur, mais aussi, c'est ce qui rend le problème pathétique, avec sa femme et leur progéniture, deux fils un peu

simples d'esprit restés célibataires, une fille pas très futée non plus et n'ayant pas plus que les garçons trouvé chaussure à son pied. Deux familles vont devoir cohabiter, le temps que soit retapé le logement social attribué au facteur et à sa suite. Quelques jours ? Quelques semaines ? Mon père ne sait pas, ne cherche pas à savoir, me dira-t-on par la suite. Il craint la fatalité de ce genre de situation. Rien ne marche habituellement comme le prévoient les bureaucrates. Treize personnes dans une maison de cinq pièces ! Alors, certes, la cuisine peut recevoir un lit et les combles, sommairement aménagés, accueilleront bien trois matelas au moins. A la rigueur, et comme c'est le printemps, le grenier à foin ferait un dortoir acceptable, malgré le risque de coryza. N'empêche. La surpopulation sera patente.

Probablement éprouvante. Mon père me laisse à mon étonnement. Avec le débardeur, les voilà qui entament le déchargement. On va installer provisoirement ces meubles dans la cour, sous l'auvent de la grange. En attendant qu'arrivent la camionnette et la voiture un peu cubique, celle dont je ne retiens pas le nom, me souvenant seulement, parfois et assez vaguement, de la consonance. Une *Juva 4*, apprendrai-je par la suite. Mes six frères et sœurs, ma mère et la chèvre sont, performance inouïe, répartis dans ces véhicules ! Qui doivent de surcroît convoyer la vaisselle, le petit mobilier et plein d'autres brimborions !

Je suis donc planté dans cette cour étrangère, couverte d'un gravier qui crie sous les pas. Une tête s'est montrée à l'une des fenêtres, celle d'une femme qu'on peut deviner volumineuse. J'aimerais remonter dans le camion. Je voudrais pouvoir ordonner au débardeur de me reconduire à Saint-Stail. Une petite envie de pleurer me tient. C'est alors que se présente à moi un garçon de ma taille, blond et bouclé, un peu rouge de figure, l'air interrogateur. Je le regarde, il me dévisage. Ça dure un petit moment. Puis il me parle. Et ce qui sort de sa bouche me stupéfie. Des sons que je ne connais pas. Des mots avec des sonorités presque effrayantes. Est-il malade ? Joue-t-il à carnaval ? Mon angoisse est telle que j'esquisse un petit mouvement de recul, en levant mes deux bras, comme pour me rendre. Je vois qu'il n'aime pas cette réaction, mais je n'ai pas le réflexe de m'éloigner et ne peux donc empêcher sa main de s'abattre sur ma joue. Une gifle ! Il n'est pas plus haut que moi, doit avoir aussi peu vécu que moi et sait déjà donner une claque ! La chose m'est totalement nouvelle. Mes parents ne m'y ont pas initié. Ni ma mère, ni mon père ne sont portés sur les châtimements corporels. Cette baffe est comme un bruit inconnu, doublé d'une espèce de brûlure. Je mets du temps à réaliser, n'éprouve aucun besoin de riposte, mais l'agresseur juge néanmoins prudent de se sauver à toutes jambes. Il saute le fossé qui sépare la route publique du pré familial. Il grimpe sur le talus et, du haut de cette éminence, se sentant chez lui, me considère avec un air presque navré.

Voilà comment se sera déroulée ma première rencontre avec une langue étrangère, l'alsacien. Je viens d'avoir trois ans.

Il est probable que ce souvenir, le plus lointain, soit arrangé par ma mémoire. Et qu'au cœur de ce récit, la gifle seule puisse être classée dans la vérité de mon histoire. Je ne puis, ni d'ailleurs ne veux être « honnête » avec ma biographie. Tout ce qui va suivre relèvera de la même nécessité cathartique : celle de recomposer mon passé le plus éloigné, afin qu'il vive en moi une vie nouvelle et m'accompagne jusqu'au bout du chemin.